INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

SÉANCE PUBLIQUE

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS,

du 5 octobre 1822.

PRÉSIDÉE PAR M. GUÉRIN.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N° 24.
1822.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE M. VAN SPAENDONCK,

Par M. Quatremère de Quincy, *Secrétaire perpétuel.*

Messieurs,

M. Gérard Van Spaendonck naquit, le 23 mars 1746, à Tilbourg en Hollande, trois ans avant la mort du célèbre Van Huysum, dont la famille, qui compta dans la peinture des fleurs deux générations d'artistes, était près de s'éteindre avec le genre de talent qui avait long-temps distingué leur patrie.

Il semblerait que la nature aurait eu en vue de réparer cette perte. Il y a des temps propices aux reproductions de certains arts, temps heureux où le fruit du talent, comme celui de quelques arbres, ne tombe pas avant d'être remplacé par la fleur qui en promet un autre.

Mais la nature paraît aussi avoir destiné quelques contrées à la culture spéciale de quelques genres d'imitation. Diversement libérale de ses dons et de ses charmes, si, sous l'influence d'un beau ciel et d'un soleil sans nuages, elle exalte l'imagination de l'homme, et l'élève aux plus hautes régions par la seule puissance du spectacle qui l'entoure; ailleurs elle dédommage des faveurs d'un beau climat, par celles de quelques jouissances qui

naissent même de ses refus. Ce ne sera point sous le ciel poétique des zones ardentes, que la déesse des fleurs trouvera la patrie favorable à leur culture, et à celle de l'art qui en reproduit les beautés sur la toile. La Hollande, que l'industrie humaine a dérobée à l'Océan, la Hollande, sous son ciel brumeux et sur sa terre humide, deviendra l'empire privilégié de Flore, le parterre de l'Europe, l'école où la peinture des fleurs établira ses modèles, une sorte de manufacture végétale enfin, où la nature, aux ordres de l'homme et de ses caprices, se verra sans cesse forcée à des créations nouvelles.

Dans ce pays, où la passion, disons plus, la manie des fleurs, fit de tout temps partie des habitudes ou des agrémens du grand nombre, il fut naturel que l'imitation vint seconder et accroître le goût qui l'avait produite. Souvent, en fait d'usage, ce qui était effet devient cause à son tour. Ainsi l'histoire des peintres de fleurs, et de ce genre de peinture, nous en montrent le goût comme endémique en Hollande.

Ainsi M. Van Spaendonck ne l'avait pas vu naître en lui. Il y fut, si l'on peut dire, inné. De semblables penchants s'annoncent toujours par des dispositions précoces, qui ne manquent guère d'attirer l'attention et de fixer les soins de quelque maître habile. Le jeune Van Spaendonck rencontra cette heureuse direction à Anvers, dans l'école de M. Herreyns, père du célèbre professeur de ce nom, placé aujourd'hui en Hollande à la tête de l'académie des arts.

Cependant les beaux temps de la peinture dans ce pays étaient passés. Ces écoles qui remplirent de tableaux si précieux tous les cabinets de l'Europe, ne comptaient plus guère de talens originaux. Mais la Hollande était alors elle-même déchue de son antique splendeur. Il faut le dire, les arts, enfants de la richesse et du luxe, sont d'assez fidèles indicateurs du degré de prospérité des peuples. Toutefois si la fortune des états les y attire, il

faut encore que l'émulation du génie les y captive. Les talens se plaisent surtout là où il y a des rivaux à combattre et de l'honneur à les vaincre.

La Hollande n'offrait plus à M. Van Spaendonck une carrière qui eût pour lui assez de concurrents, qui lui commandât assez d'efforts, et lui promît la juste indemnité de ses travaux. A l'âge de 24 ans il quitta son pays natal, et il vint à Paris, ce centre d'attraction des hommes distingués de toutes les nations, chercher un exercice plus lucratif de ses talens; car il n'avait de ressource que dans son pinceau.

Heureusement pour lui, il s'était fort attaché à une des branches les plus productives de l'art de peindre. Aux études qu'il avait faites dans la peinture des fleurs, il avait joint avec succès la pratique de la miniature, cette manière de peindre à laquelle l'état de nos mœurs donne beaucoup d'emplois, parceque ses ouvrages, à la portée de toutes les fortunes, correspondent à plus d'usages qu'on ne saurait le dire. Que d'occasions en effet ne procure point à l'artiste connu en ce genre, cette classe nombreuse d'objets de luxe, de goût, d'agrément, devenus des besoins de société, fonds inépuisable d'échanges qui entrent dans le commerce de l'amitié, entretiennent les plus doux sentimens, servent de gage à la foi donnée, et qui, après avoir souvent fait naître les secrets penchants du cœur, finissent par sceller les engagemens de l'amour.

La peinture en miniature pourrait ne pas être regardée comme un genre à part. C'est tout simplement l'art de peindre en petit, et par conséquent tout est de son ressort. Cependant le goût, qui lui demande des objets agréables, donne volontiers la préférence aux sujets que recommande le charme des couleurs, et dès lors à ceux où les fleurs jouent le premier rôle. M. Van Spaendonck trouva plus d'occupations qu'il n'en voulut en ce genre, et il sut les faire servir à lui payer, dans de petits ouvrages, les études aux-

1.

quelles il se livrait en grand, et sur lesquelles devait se fonder sa célébrité future.

Il dut encore à la vogue que lui donna la miniature, de faire un grand nombre de connaissances, parmi lesquelles il ne pouvait manquer de rencontrer des protecteurs utiles; mais il eut l'avantage d'acquérir, moins comme protecteur que comme ami, l'homme de ce temps le plus éclairé dans les arts, M. Watelet, qui ayant deviné ce que devait être un jour le talent de M. Van Spaendonck dans la peinture des fleurs, ne tarda pas à chercher les moyens d'en assurer la conquête à la France.

Pour l'y fixer, on lui fit obtenir en 1774 la survivance de la place de peintre en miniature du roi. Produire un semblable talent à la cour, c'était le placer sur la grande route de la fortune, car il n'y eut bientôt personne qui ne voulût porter avec soi, sur un dessus de boîte, un vase de fleurs de Van Spaendonck. On eût pu craindre que ces faciles et lucratifs succès le détournassent de la voie plus étroite et plus ardue des grands ouvrages auxquels la nature l'avait appelé. Mais il n'en fut rien.

Ce fut en ce temps-là même qu'il produisit plusieurs de ces grands tableaux de fleurs qui fixèrent sa réputation, excitèrent une admiration générale, et où le génie de ce genre se manifesta aux connaisseurs, par des caractères qui échappent aux yeux de la multitude, et à la vue du grand nombre, toujours inhabile à juger des causes du plaisir qu'il éprouve. L'illusion en effet qui s'attache volontiers à ce genre de peinture, habitue trop souvent ceux qu'elle séduit, à croire que l'artiste a tout fait, quand il a capté les yeux par le charme du coloris. D'autres, juges superficiels ou dédaigneux, vont jusqu'à s'imaginer que cette partie du règne végétal, ne comprenant que des êtres inanimés, doit se ranger au dernier degré de l'échelle imitative.

Oui, sans doute, l'imitation dans ses œuvres, a, comme la nature, une graduation marquée, qui assigne à chaque genre de

productions de l'art, sa mesure de difficulté, de talent et d'estime, selon que chaque genre de modèle participe aux dons de la pensée, du sentiment, de la vie, du mouvement. Daus cet ordre, l'imitation de l'homme est bien au premier rang, comme celle de la matière inerte occupe le dernier. Or on voit que le règne végétal y tient un certain et intéressant milieu.

Mais dans ce genre aussi que de rangs et de degrés divers! Et d'abord pour l'art des couleurs y a-t-il une classe de plantes à mettre en parallèle avec les fleurs, sur lesquelles la nature semble avoir épnisé toutes les teintes de sa palette. C'est encore chez elle que le philosophe surprend et découvre avec plus de clarté les secrets de cette mystérieuse harmonie de la nature, qui, pour faire un tout de la grande famille des êtres, semble les unir entre eux par le lieu d'une communication graduelle de propriétés, dont la vertu, se propageant de proche en proche, en nuances infinies, fait participer chacun dans son degré, aux qualités du degré qui le précède, et de celui qui le suit.

Or qui ne sait que les fleurs entrent en partage de quelques-uns des dons de la sensibilité? Et quelles singulières ressemblances avec les effets de l'organisation animale, l'observation n'y a-t-elle pas fait reconnaître? De tout temps l'homme, qui aime à se voir en tout, et à tout voir en lui, se complut à donner aux fleurs les caractères de ses affections, de ses habitudes. Chaque fleur se trouva mise en correspondance avec quelques-uns de ses goûts ou de ses caprices. Chacune d'elles présida à chacun de ses plaisirs. Leur nomenclature devint une sorte de vocabulaire allégorique, où chaque désir, chaque passion trouva sa signification et son expression. Dirons-nous que la seule fantaisie les aurait ainsi dotées jadis de propriétés chimériques, et le poète n'aurait-il été que le précurseur fortuit du naturaliste? Les fables ingénieuses des Métamorphoses, enfin, furent-elles tout-à-fait sans rapport avec des théories plus savantes? Il est, je crois, permis

de soupçonner qu'ici, comme ailleurs, le sentiment du vrai en précéda la science. L'allégorie ne fut peut-être encore que le voile d'une vérité devinée, plutôt que connue. En tout cas, si la poésie jadis se plut à changer l'homme en fleurs, la science devait plus tard découvrir les lois qui par certaines habitudes organiques assimilent les fleurs à l'homme.

C'en est assez pour faire comprendre ce que l'imitation des fleurs doit exiger d'observations fines, d'aperçus délicats, d'études sentimentales, et à quelle distance de la froide copie des êtres inanimés les œuvres de cet art se placent dans l'échelle imitative.

Voilà ce que M. Van Spaendonck savait : voilà l'esprit qui dirigeait ses études, soit en imitant les ouvrages de ses prédécesseurs, soit en interrogeant ceux de la nature, soit en profitant des connaissances plus avancées de son époque; et ce qui donnait une valeur particulière à ses peintures, indépendamment du charme de leur couleur, c'est que l'esprit y rencontrait une pensée secrète, le sentiment des impressions nouvelles; c'est que la science y trouvait comme fixés et rendus durables ces phénomènes fugitifs des habitudes, des sympathies, des répugnances, des amours des plantes. Ainsi, poète sans le savoir, et naturaliste sans le vouloir, il sut, non plus par des fictions aimables et cependant trompeuses, mais par l'enchantement même de la réalité, faire parler de nouveau aux fleurs une langue à la fois philosophique et poétique ; en sorte que ses tableaux, après avoir opéré les séductions qui tiennent à l'accord des couleurs, appelant l'intelligence à l'admiration d'une autre espèce d'harmonie, font voir plus qu'ils ne montrent, portent l'imagination bien au-delà des sensations de la vue, et vont jusqu'à faire servir l'art de démonstrateur à la science.

Rendre compte ici des principaux ouvrages de ce célèbre artiste, n'est pas une entreprise que la plume de l'écrivain puisse

tenter. Les objets de ce genre de peinture ne sauraient présenter à la description rien de ce qu'on appelle action, scène de mouvement, sujet d'expression. Sous le rapport graphique, le talent du peintre de fleurs rentre jusqu'à un certain point dans celui du peintre de portrait. On a loué la copie quand on a reconnu l'original; mais comment le discours peut-il caractériser tous ces mérites qui procèdent du sentiment et de la grace, lorsque cette grace échappe à toute analyse? Au poète seul est permis, non de décrire des tableaux de fleurs, mais d'en remplacer la description par ces analogies d'idées, qui ne sont encore que des transpositions. Oui la poésie seule a dans ses créations des fleurs à échanger contre celles de nos jardins, et des couleurs à opposer à celles du peintre.

Il ne nous est donc guère donné de faire saisir dans la partie des peintures de M. Van Spaendonck, qui correspondrait à celle de l'invention, autre chose que le mérite de l'ordonnance, ou de la composition des fleurs et des fruits qui s'y mêlent souvent, mérite qui ajoute à leur agrément celui des accessoires, celui des détails de variété que le goût sait tirer, soit du site ou du local, soit des étoffes qui servent d'opposition à l'effet des fleurs, soit de la richesse des vases qui les reçoivent; car il n'y a pas de luxe d'ornemens que le genre des fleurs n'admette; étant elles-mêmes le plus grand luxe de la nature, elles ne redoutent la comparaison ni le voisinage d'aucun autre.

M. Van Spaendonck porta cette partie d'ordonnance et de composition au plus haut point de grace, d'élégance et d'illusion. Toujours égal à lui-même, il sembla pourtant s'être surpassé dans les ouvrages qui depuis bien du temps lui avaient mérité et lui obtinrent en 1781 l'entrée de l'Académie, et par suite le droit de produire ses talens dans un plus grand jour, et sur un plus vaste théâtre, aux expositions du Louvre. Depuis cette époque sa célébrité alla toujours croissante. Chaque salon faisait

admirer de lui de nouveaux chefs-d'œuvre, et la foule des spectateurs désignait toujours la place qu'ils occupaient, dans toutes les expositions qui se succédèrent jusqu'aux temps de la révolution..... Ce mot de révolution, et le souvenir qui s'y attache, reviennent toujours dans chacun de nos éloges, comme annonçant une sorte de lacune, un espace désert et stérile pour l'histoire des arts, comme pour les artistes de ce temps. Ici, toutefois, nous n'éprouverons pas ce désagrément. Une faveur particulière sembla réservée à M. Van Spaendonck et à son genre de peinture.

On conçoit d'abord que les sujets traités par son pinceau, ne pouvaient guères donner prise aux caprices et aux agressions de l'esprit de parti. Si ensuite on considère la révolution seulement comme un excès de l'esprit de changement, on comprend qu'elle dut s'introduire dans tout ce qui pouvait être changé : mais qu'aurait pu faire cette manie, dans les sciences, au point surtout où elles étaient parvenues, et lorsque leur système était de n'avoir pas de système? L'empire de la science, et par là j'entends celui même de ses institutions, de ses enseignemens, de ses principaux établissemens, resta debout au milieu de toutes les ruines et de toutes les innovations. Là vinrent expirer les flots de la révolution. Le jardin des Plantes devint, comme autrefois la ville de Delphes, un terrain consacré, un lieu d'asyle inviolable et respecté de tous les partis.

Ce fut en 1793 que M. Van Spaendonck entra dans cet établissement, comme administrateur et professeur d'iconographie.

Le jardin des Plantes est une espèce d'abrégé de l'univers, et pour le peintre de fleurs, il est la collection toujours renaissante des objets de son imitation. Là le modèle existe en tout temps à côté de l'imitateur. L'artiste n'y trouve pas seulement la matière de ses études, il l'y crée encore; il commande à la nature de la lui fournir; et la nature, étonnée de trouver tous

les climats en un seul lieu, toutes les saisons en un même temps, semble se plaire dans une fécondité perpétuelle, source toujours nouvelle pour l'art, des objets de ses tableaux, pour la science, des sujets de son observation et de ses leçons.

Il fut naturel sans doute que l'art de représenter les plantes vînt s'associer et cohabiter avec l'art d'en connaître l'organisation, les variétés, les propriétés; et ainsi le même lieu devait réunir l'enseignement pittoresque, en ce genre, à tous ceux dont se compose cette grande école de la nature; mais il fallait aussi qu'un talent supérieur, capable de donner à la fois la leçon et l'exemple, en propageant la peinture des fleurs, fît mieux sentir l'utilité de ce nouveau professorat, et d'un art où les modernes ne trouvent aucun parallèle dans les temps passés.

Ce n'est pas que l'antiquité l'ait méconnu. Elle admira aussi le talent de peindre les fleurs dans les ouvrages du célèbre Pausias, qui s'était livré, dit Pline, à l'imitation d'un nombre prodigieux de ces productions. Un genre d'industrie particulièrement liée au culte religieux, avait jadis favorisé la culture des fleurs; je parle de l'art de faire des couronnes; et comme l'usage affectait à chaque genre de couronnes, selon leur emploi, une espèce de fleurs consacrées à exprimer une idée différente, cette sorte d'anthologie fut dans son genre, comme l'astrologie dans le sien, un véhicule vers les véritables connaissances; et bientôt des recueils iconographiques furent remplis de portraits des plantes utiles à la médecine.

La passion des fleurs chez les modernes, et le goût de leur culture, n'eurent point de principe aussi dépendant des opinions et des mœurs; mais un autre genre d'intérêt devait en recommander l'imitation aux encouragemens et à la vigilance du gouvernement.

Cet intérêt est celui du commerce et de ce grand nombre d'arts industriels, dont les produits, plus ou moins importans, doivent

2

à la peinture des fleurs et à ses progrès en France, le charme qui les fait rechercher par tous les pays. Pour ne citer ici que les résultats les mieux connus de l'art de M. Van Spaendonck et de son école au jardin des Plantes, il suffira de rappeler et ces vases, l'orgueil de nos manufactures, soit ceux où la volupté croit boire dans le calice même des fleurs, soit ceux qui dans de plus grandes proportions, destinés à recevoir les modèles de leurs peintures, semblent en braver la comparaison, et ces étoffes brillantes et ces rares tissus, où la ville de Lyon emploie l'aiguille et le métier à remplacer le pinceau; et ces magnifiques tapis qui nous rendent la vue du printemps, au milieu des glaces de l'hiver, et transportent dans l'intérieur des palais les plates-bandes de leurs jardins.

Telle est en général l'influence d'un grand talent : les effets en sont innombrables. Telle fut celle du talent de M. Van Spaendonck, par l'émulation dont il devint l'objet, par le goût qu'il propagea, par les chefs-d'œuvre dont son art était de plus en plus prodigue. En insistant sur ces considérations, je sens bien que je dérobe à l'éloge de l'artiste la partie la plus précieuse pour lui, celle qui lui fut le plus personnelle et qu'il ne dut qu'à lui. Mais je l'ai déja dit : il est dans la nature de ce genre d'imitation, et en général de ce qu'on appelle le don de plaire, d'échapper à la description. Ce qu'on a avancé sur ce qui constitue la composition et l'ordonnance des tableaux de fleurs, à plus forte raison peut-on le répéter du principal mérite de M. Van-Spaendonck, celui de la couleur, de la magie du pinceau, de l'illusion des effets.

Oui quand j'épuiserais toutes les expressions admiratives de la langue à vanter l'incarnat de ses roses, la blancheur de ses lis, la variété de ses narcisses, le pourpre velouté de ses amaranthes, l'azur de ses iris, le duvet de ses fruits; quand je mettrais à contribution les nuances harmonieuses du prisme, les tons fleuris

des pierres précieuses; quand j'invoquerais toutes les allusions, toutes les locutions métaphoriques de l'art qui sait faire parler les couleurs, je ne parviendrais qu'à faire mieux sentir l'impuissance de la parole, puisque c'est à ces couleurs-là même qu'on voudrait décrire, que le discours doit ses pâles équivalens. Que pourrait-il leur prêter, puisqu'il est tenu de leur tout emprunter?

Réduits à ne pouvoir louer, comme nous le voudrions, M. Van Spaendonck, c'est-à-dire à ne pouvoir montrer le peintre dans ses tableaux, revoyons encore en lui le professeur d'iconographie, et voyons-le au milieu de cette école, j'ai presque dit de cette famille d'un genre nouveau, environné de ses aimables élèves, jeunes personnes pour la plupart, chez qui le don de peindre des fleurs semble être un don gratuit de la nature, un effet sympathique de leur vocation à tout ce qui veut de la grace. C'est là que M. Van Spaendonck jouissait le mieux de son talent, parce qu'il jouissait du plaisir de le communiquer. C'était là qu'il en goûtait les fruits avec le plus de délices, car c'était là qu'il les partageait, qu'il les dispensait avec le plus de prodigalité et de profit, soit pour l'avancement de ses élèves dans l'utile carrière qu'il leur avait ouverte, soit pour les progrès de la science vers laquelle son enseignement était dirigé avec prédilection.

De cette école en effet sont sortis de nombreux essaims de peintres de fleurs, de dessinateurs de plantes, auxquels on doit tous ces beaux et utiles ouvrages qui, répandus dans toute l'Europe, enrichissent la bibliothèque du naturaliste et les galeries de l'amateur; où les images et les portraits de chaque plante, de chaque production naturelle, se trouvent reproduits avec l'illusion complète de toutes leurs apparences et de toute leur réalité, avec l'incroyable fidélité que le microscope procure à l'analyse botanique.

Quels services rendus aux âges futurs! jugeons-en par ceux des écrits de l'antiquité qui nous sont parvenus sur ces ma-

tières, sans figures et sans dessins. Que d'équivoques dans leurs phrases! que d'énigmes dans leurs descriptions! Tant le langage a de peine à rendre claire à l'esprit l'image de ce que la nature a créé pour les yeux. Grace aux talens du genre de ceux qu'à formés M. Van Spaendonck, grace à ses soins, à son enseignement, à l'intérêt et à l'honneur qu'il a répandus sur ces études, les découvertes du savant ne seront plus renfermées dans le cercle étroit du démonstrateur, la matière de l'observation en accompagnera la théorie, et les livres, pour le plus grand nombre des hommes, remplaceront les cabinets, les herbiers, et la nature elle-même.

On a vu qu'un destin privilégié avait préservé M. Van Spaendonck de toutes les secousses de la révolution, de toute interruption dans ses travaux et dans ceux de ses places. Exceptons cependant celle de l'Académie. Il partagea effectivement la dispersion de ses membres pendant les jours mauvais. Dès qu'ils furent passés, et qu'il fut question de recréer les Académies sous un nouveau nom, un hasard heureux l'appela encore à faire partie du petit nombre de ceux qui devaient procéder à la création de l'Institut. Il en fut donc dès l'origine, et d'avance si l'on peut dire. Quelques réformes qu'ait subies depuis cet établissement, dans les divisions de ses classes, et la répartition de ses membres, M. Van Spaendonck n'a cessé, sous chacune des formes données à la classe des Beaux-Arts, de contribuer à ses travaux par son assiduité, à l'intérêt de ses séances, par la justesse de ses observations et l'agrément de son esprit, à l'union de tous ses membres, par l'influence d'une raison toujours égale, d'une extrême bienveillance, du caractère le plus aimable et le plus doux.

On a quelquefois remarqué que l'artiste doit au genre d'art qu'il pratique, certaines qualités morales, en rapport avec celles qui caractérisent ce genre. L'observation en a déja été

faite à l'égard du célèbre peintre de fleurs, *Van Huysum*, qui, jusque dans l'âge le plus avancé, sut unir à la grace, à la suavité de son pinceau, une sérénité d'ame, une douceur de caractère, qualités réciproques, qui, réfléchissant tour-à-tour l'homme dans l'ouvrage et l'ouvrage dans l'homme, faisaient douter lequel des deux était le plus fidèle miroir de l'autre. Dans le fait, s'il est certain que chacun porte son caractère dans son art, pourquoi n'en recevrait-il pas aussi souvent, comme on reçoit de la fréquentation de ses amis, l'impression de certaines habitudes concordantes. Assurément on croit, dans le monde moral, à des harmonies tirées de plus loin.

On ne peut s'empêcher de faire quelque application de ceci à l'artiste aimable que l'Académie regrette à tant de titres; mais nous vous laisserons, Messieurs, achever ces rapprochemens que le temps nous permettrait à peine d'esquisser.

Oui, si l'on voulait mettre en pendant avec les talens et les services de M. Van Spaendonck l'énumération de toutes les excellentes qualités qui le distinguaient, on ne saurait dire quel côté de ce parallèle aurait l'avantage du nombre. Nous serions à peine à la moitié de son éloge, s'il nous fallait retracer l'ensemble de son portrait moral, et y faire voir rassemblé dans le plus juste accord ce qui fait à la fois l'homme de mérite et l'aimable homme, un goût parfait de délicatesse dans les sentimens, d'urbanité dans les manières, un jugement sain, un caractère modéré, un cœur droit, et par-dessus tout ce fonds de bienveillance inépuisable, qui lui valut tant de reconnaissance, et lui fit éprouver les douceurs constantes de l'amitié, ce sentiment qu'aucun bien ne remplace, et qui supplée à tant d'autres.

M. Van Spaendonck ne pouvait guère manquer d'en jouir pour lui-même, au milieu de tant d'occasions qu'il avait de le faire naître chez les autres. Si un poète a eu raison de dire que *qui possède un talent peut promettre un bienfait*, qui jamais fut

plus à même d'exercer la bienfaisance du talent, que l'homme appelé à professer un art si naturellement approprié à cette intéressante partie de la société, pour qui la peinture des fleurs est tantôt une ressource utile, tantôt une agréable occupation.

M. Van Spaendonck, s'il ne se fût fait un devoir de réserver tout son temps à l'enseignement de son école, eût trouvé mille occasions de propager son talent dans toutes les classes, même les plus hautes de la société. On ne cite qu'une seule élève particulière qu'il y ait faite. Je parle d'une dame aussi distinguée par ses vertus que par sa naissance (1), et je la nommerais, si elle n'avait mis autant de soins à fuir la célébrité du talent, qu'à la mériter. Mais je ne saurais taire la touchante union qui régna entre M. Van Spaendonck et elle. Lorsqu'une déplorable infirmité eut ravi à l'élève le plaisir d'admirer les chefs-d'œuvre de son ancien maître, on eût dit que les yeux de l'esprit, faisant la fonction de ceux du corps, lui en retraçaient les images avec plus de vivacité. Mais ce miracle d'illusion était l'œuvre du sentiment de l'amitié, qui chez elle donnait à ses souvenirs la vertu de la réalité. En entendant la voix de M. Van Spaendonck, elle ne croyait pas voir, elle revoyait ses ouvrages. Aussi celui-ci ne manqua-t-il jamais, jusqu'à son dernier moment, de lui procurer ce plaisir, en lui consacrant toutes les heures qu'il pouvait dérober à ses devoirs.

Arrivé à l'âge de 76 ans, M. Van Spaendonck n'avait eu de la nature presque aucun de ces avertissemens qui préparent à recevoir son dernier ordre. Dans les devoirs de ses places, comme dans les rapports de la société, nul ne s'apercevait que son zèle et son activité eussent subi le moindre déclin. Une santé constante, une humeur toujours égale, des habitudes

(1) Madame la marquise de Grollier.

bien réglées, donnaient à sa manière d'être cette sorte d'uniformité qu'on est tenté de prendre pour de la perpétuité, parce que, n'ayant offert aucune de ces variations qui marquent les âges de l'homme, on est trompé sur l'espace de temps qu'il a parcouru.

C'est ainsi que, lorsque sonna pour M. Van Spaendonck la dernière heure, ce fut pour tout le monde un de ces coups inattendus qui font si souvent accuser le sort d'injustice. Sa mort effectivement inopinée nous parut encore plus prématurée. Du reste, elle eut pour lui quelque douceur, puisqu'elle fut prompte, et qu'elle lui épargna de connaître et de ressentir les douleurs de ses nombreux amis. Elle arriva le 11 mai 1822.

Il a été remplacé par M. Hersent.